

SIGMUND FREUD : AU-DELÀ DU PRINCIPE DE PLAISIR (1920)

(Fiche de lecture)

Les renvois de pages correspondent à la version disponible sur le site de l'UCAQ (traduction de S. Jankélévitch en 1920, revue par Freud) : http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/essais_de_psychanalyse/Essai_1_au_dela/au_dela_prin_plaisir.html

C'est dans cet écrit que Freud introduit la « pulsion de mort », une notion très controversée, et pour cause...

Dès le début d'*Au-delà du principe de plaisir*, Freud nous avertit aimablement qu'il souhaite introduire « le point de vue économique » (un paradigme accompagnant l'accession au pouvoir de la bourgeoisie) dans l'examen des processus psychiques, ce qu'il va développer assez rapidement : « *si l'appareil psychique cherche à maintenir sa quantité d'excitation à un niveau aussi bas que possible, il en résulte que tout ce qui est susceptible d'augmenter cette quantité ne peut être éprouvé que comme anti-fonctionnel, c'est-à-dire comme une sensation désagréable.* » (p. 9). Maintenir le niveau de tension le plus bas possible dans l'appareil psychique serait la manifestation de l'instinct de conservation du moi nous dit Freud un peu plus loin.

Il introduit ensuite les « principes de plaisir et de réalité » dont la définition consiste en une opposition terme à terme : « *sous l'influence de l'instinct de conservation du moi, le principe de plaisir s'efface et cède la place au principe de réalité ce qui fait que, sans renoncer au but final que constitue le plaisir, nous consentons à en différer la réalisation...* » (p. 9). Il est à noter que si **nous** consentons à en différer la réalisation c'est qu'alors le moi a pris « les rênes du char » en lieu et place de l'instinct de conservation.

Puis dans ce premier chapitre Freud laisse entrevoir l'autre grande régulation du principe de plaisir, à savoir le primat de la génitalité qui accompagne généralement la maturation adolescente.

Dans le deuxième chapitre, Freud pose la question de savoir pourquoi l'enfant transpose dans des jeux répétitifs un épisode passé qui lui fut pénible. Il a bien établi que cette répétition compulsive traduit d'une part l'impossibilité où se trouve le petit enfant de transposer l'avatar en question au niveau symbolique car il ne possède ni le langage ni les instruments conceptuels lui permettant de le faire ; d'autre part que cette répétition vise à trouver une résolution naïve dans une tentative d'exorcisme plus ou moins élaborée, en particulier lorsqu'elle se joue avec un autre enfant. Mais ce faisant, l'évènement initialement pénible ou désagréable se fixe dans l'inconscient de l'enfant et acquiert ainsi toutes les chances d'être reproduit de différentes manières, *ad vitam aeternam*.

Dans le troisième chapitre, Freud introduit deux glissements. D'une part il assimile hâtivement la rétention du traumatisme refoulé à une action du principe de plaisir, ce qui pose la question suivante : la maîtrise du refoulé est-elle due au principe de plaisir ou à une forme de censure qui viserait à entraver la réapparition inopinée des traumatismes infantiles dans la conscience ? En d'autres termes, il paraît peu crédible d'assimiler ainsi le principe de plaisir à un endiguement statique et ciblé de tel ou tel refoulement ; pour jouer effectivement son rôle, on imagine que le principe de plaisir ressort vraisemblablement d'une dynamique plus élaborée, plus plastique qui conviendrait mieux à ses buts polymorphes. Certes il se mobilise dans l'inconscient une grande énergie afin de contenir ce refoulé, une énergie d'autant plus grande que le trauma fut blessant. Mais ce n'est qu'en ramenant la totalité de ces phénomènes à « *une économie d'ensemble* » indifférenciée que Freud peut assimiler la contention du refoulé à une élaboration positive du principe de plaisir. Autrement dit, dans cette économie d'ensemble, la « censure » se trouve amalgamée au principe de plaisir, ce qui est en soi quelque peu étonnant mais trouve son explication ultime dans une tradition philosophique sur laquelle nous reviendrons, car Freud ne s'arrête pas là : il trace ensuite un quasi trait d'égalité entre principe de plaisir et principe de réalité.

Le second glissement que l'on voit rapidement apparaître dans ce chapitre, c'est qu'à travers l'insistance à présenter la répétition comme un phénomène qui se rencontre aussi bien chez les névrotiques que chez « *un grand nombre de sujets normaux, on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il existe dans la vie psychique une tendance irrésistible à la reproduction, à la répétition...* » nous dit Freud (p. 22). Cette tendance universelle qui pousse à la répétition « *...apparaît plus primitive, plus élémentaire, plus impulsive que le principe du plaisir qu'elle arrive souvent à éclipser* » (p. 23) ; et comme elle est d'une intensité « *supérieure* » [à celle du plaisir], le lecteur aura compris que « la pulsion de mort » pointe ainsi le bout de son nez en même temps que la conception d'une dynamique des pulsions empruntée à la physique (pulsion de mort versus « pulsion de vie » dont on se demande si elle est assimilée au « principe de plaisir »).

Dans le quatrième chapitre Freud nous prévient de manière curieuse : « *Ce qui suit doit être considéré comme de la pure spéculation, comme un effort pour s'élever bien au-dessus des faits, effort que chacun, selon sa*

propre attitude, sera libre de suivre avec sympathie ou de juger indigne de son attention. Il ne faut pas voir, dans les considérations que nous développons ici, autre chose qu'un essai de poursuivre jusqu'au bout une idée, afin de voir, par simple curiosité, jusqu'où elle peut conduire » (p. 24). Cette introduction est d'autant plus singulière qu'elle est très éloignée de la méthode scientifique dont il ne cesse de se réclamer peu ou prou et à laquelle il emprunte ses modèles et son vocabulaire, tout en s'affranchissant de sa rigueur rationnelle. En voici quelques exemples : « *de cette hypothèse se dégage une conclusion qui, sans être rigoureusement logique, n'en apparaît pas moins très vraisemblable...* » (p. 25), ou bien « *on conviendra que la proposition, [...] présente du moins la valeur d'une affirmation précise et définie* » (p. 26) et pour terminer la recension de ces étranges assertions : « *le caractère vague et indéterminé de toutes nos considérations que nous désignons sous le nom de métapsychologiques provient de ce que nous ne savons rien concernant la nature du processus d'excitation qui s'effectue dans les éléments des systèmes psychiques et que nous ne nous croyons pas autorisés à formuler une opinion quelconque sur ce sujet. Nous opérons ainsi toujours avec un grand X que nous introduisons tel quel dans chaque formule nouvelle* » (p. 30). Freud poursuit en convoquant l'anatomie pour expliquer que le système qu'il nomme *perception-conscience*, « *à la faveur de [sa localisation corporelle de surface] se trouve en contact immédiat avec le monde extérieur* », ce qui entraîne qu'il aurait contracté des caractères physiologiques particuliers : « *il se serait ainsi formé une écorce, tellement assouplie par les excitations qu'elle recevait sans cesse, qu'elle aurait acquis des propriétés la rendant apte uniquement à recevoir de nouvelles excitations et incapables de subir une nouvelle modification quelconque* ». Puis la biologie est conviée : « *en simplifiant à l'excès l'organisme vivant, nous pouvons nous le représenter sous la forme d'une boule indifférenciée de substance irritable* » une conception affinée page suivante « *la boule protoplasmique et sa couche corticale, exposée aux excitations, nous permettent de faire d'autres constatations encore* » (pp. 25-26). Mais ce n'est pas tout. Depuis la fin du XVIII^e siècle, le rôle des nerfs comme conducteurs électriques des actes réflexes ou volontaires est connu, ce qui fait dire à Freud que « *les éléments du système [de la perception-conscience] seraient caractérisés par le fait qu'ils contiennent uniquement de l'énergie libre, se déchargeant sans avoir des obstacles à vaincre, sans tension ni pression* » (p. 27), proposition complétée en faisant appel à la physique et à la chimie : « *un système est capable de « lier » des énergies d'autant plus considérables que sa propre charge, à l'état de repos, est plus élevée* » (p. 29), ce qui ouvrira plus tard la porte aux « orgones » (quantums d'énergie de diverses origines plus tard proposés par Wilhelm Reich dans son ouvrage de 1936, *La révolution sexuelle*). Et logiquement Freud fait enfin appel à la différence de potentiel nécessaire au détachement des électrons : « *En raison de cette absence de charge énergétique nécessaire, ou en raison de ce que la charge dont disposent les systèmes est inférieure aux exigences de la situation...* » (p. 30). Il deviendrait fastidieux de répertorier toutes les élaborations qui empruntent à la physique, à la chimie, à la physiologie, à l'électrotechnique et à tous les nouveaux domaines du mode de connaissance scientifique, ce qui montre à quel point Freud se voyait en « homme de science et de progrès » ; il n'y a là rien d'étonnant à cette période. Qui le lui reprocherait, d'autant que même près d'un siècle plus tard les conceptions de l'homme comme machine biologique, neuronale, hormonale, électrique, informationnelle ou complexe, sont toujours dominantes.

Bref, outre la volonté sans cesse répétée de légitimer la démarche par le mode de connaissance scientifique, il subsiste le fait suivant de la lecture de ce chapitre : les traumatismes violents qui franchissent les protections périphériques et qui excèdent « la capacité intégratrice du système de perception-conscience », ne sont pas liés, deviennent des « électrons libres » pour ainsi dire, alimentent les phénomènes de répétition, y compris oniriques, et mobilisent une grande partie de l'énergie de contention. Sauf à ce que la douleur physique, suppléant à ce défaut de neutralisation, diminue ainsi les chances d'apparition d'une névrose traumatique : [...] « *la lésion somatique qui se produit en même temps [a] pour effet de fixer sur l'organe lésé, par une sorte de surcharge narcissique, le trop plein de l'excitation* » (p. 32).

Dans le cinquième chapitre, Freud avance quelques supputations sur les « cellules germinales » dont la fonction vitale serait supportée par les instincts sexuels qui se voient ainsi qualifiés « d'instincts conservateurs », c'est-à-dire œuvrant à la conservation de la vie (et même de l'espèce).

Dans un autre registre, il avance à plusieurs reprises une conception évolutionniste quelque peu européo-centrée qui ouvre la porte au darwinisme social lorsqu'il écrit : « *s'il existe une minorité d'êtres humains qu'une tendance irrésistible semble pousser vers des niveaux de perfection de plus en plus élevés, ce fait s'explique tout naturellement, en tant que conséquence de cette répression d'instincts sur laquelle repose ce qu'il y a de plus sérieux dans la culture humaine* » (p. 40), sous-entendant que ce qu'il y a de plus « sérieux » se trouve en Europe centrale, assertion que nous retrouverons de manière plus explicite dans d'autres écrits.

Ensuite, il définit les « couches supérieures » de l'appareil de perception-conscience par leur fonction, à savoir la fixation des processus primaires (les instincts) et il poursuit en écrivant : « *c'est seulement lorsque les*

couches supérieures ont réussi à s'acquitter de leur tâche que le principe du plaisir (ou le principe de réalité qui en est une forme modifiée) peut sans contestation affirmer sa maîtrise ». Autrement dit, les instincts viennent des profondeurs et les couches supérieures sont destinées à les maîtriser en les élaborant... On constate ici à quel point la définition des instances se fait au travers de leur fonction et combien leur topologie supputée en est le reflet, ce qui, au demeurant, ne fait que reprendre une antique doxa : aux cieux la perfection atteinte et dans la profondeur des enfers toutes les turpitudes de l'humaine condition rassemblées.

Mais surtout, en rapprochant « *le principe de plaisir* » de « *l'acceptation de la réalité* » Freud se situe dans une lignée luthérienne/kantienne réactivée dans la culture germanique par la construction au forceps de l'Etat-nation et l'irruption violente, là plus qu'ailleurs, du capitalisme thermo-industriel. Il y a là des présupposés philosophiques plus que contestables qui amorceront des phénomènes de rejet, d'incompréhension, et disons-le, de profonde méprise quant aux autres aspects de la théorie psychanalytique, phénomènes de mésinterprétation dont les conséquences philosophico-politiques perdurent encore de nos jours et sur lesquelles nous reviendrons ultérieurement.

D'autre part, Freud soutient ensuite que « *si donc les instincts organiques sont des facteurs de conservation, historiquement acquis, et s'ils tendent [...] vers la reproduction d'états antérieurs, il ne nous reste qu'à attribuer l'évolution organique comme telle, c'est-à-dire l'évolution progressive, à l'action de facteurs extérieurs, perturbateurs et détournant l'organisme de sa tendance à la stagnation* » et de préciser plus loin que « *c'est sans doute, en dernière analyse, l'évolution de notre terre et de ses rapports avec le soleil qui a eu sa répercussion sur l'évolution des organismes* » (p. 36). Curieuse dévotion à la physique du globe terrestre au détriment de l'examen socio-historique des mutations de l'Humanité (subsistance, migrations, habitats, reproduction, donc rapports à la nature et rapports sociaux...).

À la page suivante, ce physicalisme lui permet d'avancer « *comme un fait expérimental ne souffrant aucune exception* » (sic) « *que si tout ce qui vit retourne à l'état inorganique, meurt pour des raisons internes, nous pouvons dire : la fin vers laquelle tend toute vie est la mort ; et inversement, le non-vivant est antérieur au vivant* ». Or l'apparition de la vie (c'est-à-dire aussi de la complexité) est de tous les points de vue – y compris scientifique – fondamentalement différente de sa dégradation. Son argumentation s'appuie sur un biologisme simpliste qui autorise un glissement sémantique important : Freud assimile dépérissement et finalité, une curieuse téléologie qui est le signe, nous le verrons plus tard, non seulement d'un héritage ontologique signalé plus haut, mais aussi d'une mécompréhension profonde de l'histoire occidentale dans laquelle il fut immergé. Ce fut le tribut fondamental que Freud a payé à son temps et dont il n'est pas parvenu à se dégager.

Même ce qu'il définit comme les instincts de conservation, n'ont pour but que « *d'assurer à l'organisme le seul moyen véritable de retourner à la mort [assimilée à une stase ou un état d'équilibre] et de le mettre à l'abri de toutes les possibilités autres que ses possibilités immanentes d'arriver à cette fin* » : un retour à la mort (en réalité une dégradation entropique de la complexité) qui, via ce biologisme, acquiert un statut d'immanence transcendante de la vie. « *Il reste que l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière ; et ces gardiens de la vie que sont les instincts ont été primitivement des satellites de la mort* » (sic). Et Freud de marteler avec insistance : « *la substance ayant survécu [...] pour arriver au but final, c'est-à-dire à la mort* » (p. 37). Ainsi « la pulsion de mort » est-elle finalement intronisée !

Au fond, il y a là une conception philosophique de « l'être-pour-la-mort » qui n'est que la position kantienne poussée à bout : il s'agit de faire d'une certaine réalité transhistorique, SA LOI. Et quelle réalité plus transhistorique et plus imposante que la mort ? Ainsi, le scripteur est-il certain de n'avancer que des certitudes, et quelles certitudes, puisqu'en l'occurrence il s'agit de l'existence universelle et incontestable de la mort qui a ce pouvoir de fermer (tôt ou tard) la bouche de tout contradicteur, et de forclore symboliquement toute objection. Heidegger excellera dans cet exercice. Pour qui connaît l'histoire moderne, il n'est pas surprenant de retrouver, à peu près au même moment, « *L'Être-vers-la-mort* », un concept clé développé dans les § 46 à 60 de *Être et Temps*. La signification politique profonde de cet itinéraire philosophique-là aura mis des décennies à se frayer un chemin parmi toutes les malversations intellectuelles d'après-guerre, un autre aspect des ces « glorieuses » années...

En lisant la soixantaine de pages de cet ouvrage, le lecteur pourra se faire une idée des inimaginables contorsions dont Freud aura usé afin d'introduire « la pulsion de mort » dans son corpus théorique, une introduction dont on pourrait dire qu'elle fut un écran à la terrible réalité qu'il avait sous les yeux et *qui pourrait s'analyser comme une condensation et un déplacement de celle-ci*.